

Une dernière fois, les petites mains s'agitèrent en guise d'adieu. Thomas, le cœur un peu lourd, lança un « au revoir les enfants » qu'il voulait le plus enjoué possible. Puis il grimpa dans son vieux fourgon Citroën et s'engagea dans la ruelle. Dans le rétroviseur il put apercevoir quelques gosses qui s'accrochaient aux grilles pour essayer de le voir le plus longtemps possible, tandis que d'autres, ceux qui ne le pouvaient pas, se laissaient reconduire à contrecœur dans leur fauteuil à l'intérieur du bâtiment.

Deux sentiments émergeaient dans le cœur de Thomas : tristesse et satisfaction. Quand il avait vu ces mêmes, certains le regard vide souriant aux anges d'autres les yeux vifs, si vifs qu'ils semblaient fouiller dans votre âme, il avait reçu un coup de poing dans l'estomac. Bien sûr, des enfants handicapés, il en avait déjà vu. Mais comme tout le monde, ou presque, les voit. Un par-ci, un par-là. Dans un supermarché ou sur un trottoir. Poussé par une mère attentive, ou quasiment autonome guidant son engin à l'aide d'une commande électrique. Oui, il en avait vu des malheureux gosses dont il n'osait pas croiser le regard – allez savoir pourquoi ? – comme s'il se sentait coupable d'avoir des jambes et des bras en parfait état et un cerveau tout à fait sain. Oui, il en avait vu mais jamais autant ensemble. Une quarantaine dans ce centre spécialisé où il était venu donner son spectacle.

« Oui... oui... la vue de ces pauvres petits m'a beaucoup attristé et je suis fier de leur avoir apporté un peu de bonheur. Pendant quelques heures ils n'ont plus pensé à leur handicap, et cela grâce à moi ! »

Il s'était exprimé à voix haute. Mais sa phrase à peine finie, on entendit un « coin-coin » légèrement réprobateur qui venait de l'arrière du véhicule.

« Mais oui Barberine, c'est aussi grâce à toi ! »

Immédiatement un concert de glouglou, de miaou, de ouaf-ouaf, de bêêê, de rrou-ou... et de bien d'autres cris gronda à l'unisson.

« D'accord, d'accord vous y êtes tous pour quelque chose ! C'est évident que sans vous, la pauvre pomme que je suis ne serait parvenue à rien. C'est à vous uniquement que ces petits doivent leur bonheur ! »

Les ailes déployées se replièrent, les poils hérissés reprirent leur aspect lisse et un souffle d'aise et de fierté caressa les plumes, les fourrures et les pelages susceptibles. Le calme revint rapidement dans toutes les cages parfaitement aménagées et arrimées pour que ces braves bêtes voyagent dans les conditions les plus confortables.

« Elles comprennent vraiment tout, ces bestioles ! » Et Thomas sourit. Ah ! il les adorait ! Et que ferait-il sans elles ? Elles étaient maintenant toute sa vie.

La route était longue pour retourner chez lui. Deux heures et demie comme ce matin ! Si tout allait bien. Car le moindre tracteur pouvait facilement provoquer une rallonge d'un quart d'heure. Son fourgon un peu poussif ne lui permettait pas de jouer les Schumacher et il n'y avait pas de risque qu'il transgresse les limitations de vitesse.

L'éloignement du centre spécialisé de son domicile l'avait un peu fait hésiter quand le directeur lui avait téléphoné. Ce dernier avait lu dans un journal local un article vantant les vertus pédagogiques du spectacle que Thomas présentait et surtout les qualités exceptionnelles de l'homme en totale osmose avec ses animaux.

On ne résiste pas longtemps à ce genre de compliments même s'il faut faire deux cents kilomètres pour qu'ils soient réitérés. Et puis il faut bien gagner sa vie. La fa-

mille est nombreuse et pour la nourrir, une représentation, ça ne se refuse pas.

Thomas pensait à tout cela pendant qu'il s'engageait sur la route nationale. Il ne regrettait pas sa décision. C'était plus qu'un spectacle qu'il avait offert à ces gosses. Il leur avait donné du rêve, du rire et peut-être de l'espoir. Ce soir, ils s'endormiraient en souriant encore aux exploits du dindon Dagobert, de l'oie Flûte, des chats Diabolo et Menthe et de tous les autres. Oui, ces animaux leur avaient prouvé qu'ils pouvaient exécuter des tours exceptionnels et pourtant ce n'étaient que des animaux ! Alors pourquoi eux, même cloués dans un fauteuil, n'arriveraient-ils pas à réaliser des exploits ?

C'était en tout cas ce message que Thomas avait tenté de faire passer et il se proposait de le renouveler. Oui il reviendrait voir ces enfants.

« Même gratuitement ! » murmura-t-il.

Thomas portait mieux que bien la petite quarantaine. S'étant essayé très jeune au sport et ayant pratiqué très longtemps, tennis, rugby et jogging, il avait gardé un corps souple et une musculature qui pouvait donner à réfléchir. Aux femmes et aux hommes. Mais pas pour les mêmes raisons, c'est évident.

Cet homme s'était toujours montré atypique. Il détestait les modes. Adolescent, alors que tous ses copains portaient les cheveux longs et plus ou moins gras, lui s'était fait tondre les siens en brosse, mais vraiment la brosse paillason. Son crâne ressemblait à une bogue de châtaigne. En blond.

La période rebelle étant passée, il avait adopté une coiffure normale c'est-à-dire des cheveux ni trop longs ni trop courts qui se mettaient facilement en place sans avoir besoin d'être recouverts de gel ou de laque comme le faisaient certains de ses collègues qui arboraient des coif-

fures en carton mâché : pas une mèche ne devait bouger, tout devait être plaqué ou hérissé. Lui préférait être coiffé par le vent ou les courants d'air.

Et maintenant, à l'heure où un homme sur deux se rasait le crâne soit pour ressembler à une idole du foot soit pour pallier les méfaits d'une sournoise et inéluctable calvitie, lui, il avait pris la décision de laisser pousser ses cheveux. Pas très longs. Jusqu'aux épaules. Des vagues blondes, épaisses. Une toison d'or !

Et comme presque tous les hommes aujourd'hui se laissaient une barbe de trois jours ce qui leur donnait, selon lui, plutôt l'apparence de clochards crados ou de noceurs au bout d'une nuit blanche, il prenait un réel plaisir à se raser soigneusement tous les matins pour avoir les joues les plus douces possible.

En revanche, il avait laissé pousser sa moustache. Une belle moustache presque gauloise dont les pointes descendaient jusqu'aux maxillaires inférieurs.

Quand on regardait Thomas, stature imposante, chevelure dorée, moustache conquérante et yeux bleu glacier dans un visage buriné par le grand air, on ne pouvait s'empêcher de penser que l'on se trouvait devant le chef Viking Siegfried, himself. Il ne lui manquait que la hache et le bouclier pour parfaire la ressemblance. Et pourtant Thomas était loin d'être un violent ! Au contraire douceur, patience, bonté, indulgence, bienveillance, humanité, toutes ces étiquettes pouvaient s'accrocher à ses épaules athlétiques. Et c'est grâce à toutes ces qualités qu'il pouvait présenter ces évolutions (il n'aimait pas le mot spectacle) d'animaux qu'il avait su apprivoiser (il n'aimait pas le mot dresser). Et ceci tout à fait par hasard.

Thomas avait vécu une enfance de rêve. Fils unique de parents mariés sur le tard mais qui s'adoraient, sa naissance les avait bouleversés et ravis plus qu'ils n'avaient

jamais osé l'imaginer. Ce bambin fut choyé, cajolé, mi-gnoté par sa maman qui n'ayant pas de plan de carrière précis, bien qu'elle adorât son emploi de vendeuse en librairie, abandonna son travail pour se consacrer à l'éducation de son bout de chou. Il est vrai que le père avait une situation assez confortable. Responsable d'une succursale de vente de voitures, il gagnait bien sa vie et puisque sa femme avait pris cette décision sans qu'il l'y forçât aucunement, il s'estima le plus heureux des hommes : avec une femme au foyer qui s'occupait de l'héritier sans que ce pauvre chéri soit transbahuté dans des crèches ou mis entre les mains d'une nounou dont on ne connaissait pas forcément les qualités. Avec sa chère épouse tout allait se passer merveilleusement bien et leur petit bonhomme allait pousser comme une belle plante saine et vigoureuse.

Et c'est ce qui arriva. La maman offrit à son enfant l'entier amour qu'elle portait en elle mais en même temps lui donna toutes les bases pour faire de lui plus tard un homme, certes avec ses qualités et ses défauts, mais en tout cas un vrai être « humain ». Et tout cela sans asséner de grandes vérités, de grandes théories. Non, elle utilisait toujours des situations ou des occasions claires et palpables, ludiques parfois, pour aider son fils à découvrir les vraies valeurs de la vie et comment devenir quelqu'un de bien, quelqu'un d'honnête, quelqu'un qui se regarde dans un miroir et qui se dit : « Je suis fier d'être un homme » non parce qu'il est narcissique mais parce qu'il se sent bien à sa place sur cette terre et qu'il pourra éventuellement y jouer un rôle bénéfique sinon irremplaçable.

Le père de Thomas que son travail empêchait, trop souvent à son goût, de profiter de son fils, ne négligeait pas ses responsabilités de parent. C'est lui qui l'initia au sport et l'incita au dépassement de soi-même mais toujours dans des mesures raisonnables.

Thomas avait donc eu la chance de grandir dans une famille simple, unie, aimante et avec juste ce qu'il fallait de rigueur pour en faire un être solide physiquement et mentalement, un être curieux de la vie, amoureux de toutes les vies.

Brutalement son univers bascula. La mère de Thomas apprit qu'elle avait un cancer du sein. L'enfant avait dix ans. Même si on lui cacha quelque temps la vérité, il comprit très vite que sa mère souffrait. Et puis ce fut l'opération. On la crut sauvée ou plutôt tout le monde voulut croire qu'elle était sauvée. La vie sembla reprendre son cours heureux. Mais la rechute survint. Et Thomas, qui avait maintenant presque quinze ans, devina que sa chère maman allait disparaître. Il fit tout pour faire croire que... Toujours souriant, jamais une larme, des paroles encourageantes : « Quand tu sortiras, nous irons... »

Nulle part... A quinze ans, Thomas n'avait plus de maman. Son chagrin fut immense. Pour la première fois de sa vie, il était confronté à une dure réalité qu'il ne comprenait pas et qu'il refusait. Sa mère n'aurait jamais dû mourir. Il n'avait que quinze ans et se sentait encore si enfant ! Il vivait cela presque comme une trahison : une mère ne doit pas abandonner son enfant. Et puisqu'elle était morte il devait mourir lui aussi pour aller la rejoindre et lui dire combien il était malheureux. Les idées suicidaires s'installent facilement dans un esprit fragilisé par la douleur.

Heureusement, la présence de Louise lui fut d'un grand secours. Elle demeurait à quelques pas de chez lui et était la tante de sa mère. Il l'appelait Tantine et l'avait toujours beaucoup aimée car Louise possédait toutes les vertus de l'âge : elle savait écouter, consoler, garder les petits secrets et accorder des petites gourmandises même si la maman les avait défendues.

La vieille tante décida de prendre la situation en main car elle avait remarqué deux choses. Le père, submergé

par la douleur, muré en lui-même, n'adressait pratiquement plus la parole à son fils. Il rentrait de son travail, s'enfermait dans son bureau où il devait pleurer longuement car il en ressortait le visage gonflé et se couchait après un dîner frugal partagé avec Thomas dans le plus grand silence.

Le garçon, en plein désarroi, était au bord du gouffre. Même si le premier jour de leur malheur, il s'était jeté dans les bras de son père pensant que l'épaule paternelle pouvait être salvatrice pour lui, il n'avait plus jamais eu envie de refaire ce geste. Un fossé s'était installé entre eux et Thomas, accablé par la douleur, ne pensait qu'à la mort, la mort qui libère !

Louise ne comprenait pas. Comment deux êtres qui s'adoraient et que cette perte commune aurait dû encore rapprocher davantage si cela avait été possible pouvaient-ils vivre presque comme des étrangers ? Comme s'ils s'adressaient mutuellement un reproche ! Et pourtant ni l'un ni l'autre n'était responsable de quoi que ce soit ! C'était le destin, cruel, bien sûr, mais c'était comme cela. La vie devait continuer malgré la douloureuse absence. Qu'ils le veuillent ou non ! En tout cas, Louise le voulait absolument pour Thomas qu'elle chérissait. Elle considéra que le père devait et pouvait se prendre en charge. S'il n'y arrivait pas, tant pis pour lui. Elle voulait consacrer ses forces de vieille dame au sauvetage de son petit-neveu car il y avait urgence. L'adolescence est l'âge de tous les dangers et elle devait aider Thomas pendant ces années normalement difficiles, encore plus lorsque la mère n'est plus là et que le père semble se dérober à sa tâche.

Il lui fallut, non pas effacer, mais calmer la douleur. Consoler, apaiser et amener l'enfant à apprivoiser la souffrance, à admettre l'inadmissible. Un jour, désirant acheter un livre pour un devoir de français et hésitant entre deux auteurs il s'était spontanément exclamé : « Si maman était là, elle aurait su me conseiller. » Cette phrase il l'avait

prononcée sans larmes, sans hargne, avec seulement une petite pointe de tristesse. Et il avait souri à sa tante : « Tant pis, je vais tâcher de faire pour le mieux ! » Ce jour-là Louise sut qu'elle avait gagné : Thomas ne cesserait jamais d'aimer sa mère mais il acceptait sa mort. Il vivrait avec le souvenir d'elle, avec les souvenirs d'eux deux.

A partir de ce moment Thomas reprit une vie normale. Louise était tout pour lui : la tante, la nounou, la confidente, la conseillère. Son père sembla se reprendre. Mais leurs rapports bien qu'affectueux ne connurent plus jamais la chaleur d'antan. La blessure installée entre eux ne se refermait pas.

Thomas prépara un Bac professionnel. Tout ce qui touchait à la mécanique le passionnait. Savoir comment fonctionnait un objet était pour lui primordial. Il démontait et remontait. Tant bien que mal au début mais avec de plus en plus de succès au fur et à mesure que l'expérience et les connaissances s'installaient.

Les voitures aussi avaient longtemps mobilisé son attention. Tout petit, alors qu'il ne savait même pas lire il était capable de donner la marque d'un véhicule rien qu'en observant la forme des phares. En grandissant, cet attrait s'était un peu émoussé. Bien sûr, les lignes élégantes d'un cabriolet ou d'une berline, quelle qu'en soit la marque, attiraient toujours son regard mais pour rien au monde il n'aurait voulu exercer le métier de son père. Vendre non, fabriquer oui. Et il caressait le rêve de devenir ingénieur.

Il fut reçu avec mention très bien à son Bac « pro ». La joie de la Tante Louise ! Son Thomas avait réussi !

« Tu sais, Tantine, j'ai beaucoup pensé à maman. Je voulais obtenir ce diplôme surtout pour elle. On en avait souvent parlé. Elle aurait préféré que je choisisse une autre section, littéraire par exemple, elle qui aimait tellement les livres. Mais elle ajoutait toujours que je devais me réaliser dans ce que j'aimais et que seul cela comptait.

— Je suis sûre que quel que soit l'endroit où elle se trouve, elle doit être heureuse pour toi ! »

En rentrant le soir, le père apprit la bonne nouvelle et, pour la première fois depuis bien longtemps, sembla manifester une certaine joie.

« Bravo, fiston ! Cela mérite une coupe de champagne ! »

Un quart d'heure plus tard ils se retrouvaient tous les trois trinquant au succès de Thomas. Celui-ci se croyait revenu à la période bénie où il partageait avec ses parents tous les moments heureux. Pourtant il chassa très vite cette pensée. Le souvenir de sa mère resterait enfoui dans son cœur mais il avait compris que la vie l'attendait et qu'il fallait l'empoigner à pleines mains.

Tout en buvant, Thomas regardait son père. Il se sentait tellement bien qu'il pardonnait à cet homme son attitude pendant ces trois dernières années. Il ne comprenait toujours pas pourquoi il avait réagi de cette façon. Sans doute lui-même devait-il aussi se reprocher certaines choses. Peut-être aurait-il pu montrer davantage à ce père combien il avait besoin de lui ? Mais il était si jeune, si malheureux.

Il ne voulait plus penser au passé. Les deux naufragés avaient réussi à atteindre le rivage de la compréhension et de la confiance. Leurs rapports allaient redevenir chaleureux. Thomas le souhaitait ardemment et brusquement il eut envie de serrer son père contre lui et de lui dire combien il l'aimait.

Son père ne vit pas son geste. Il se pencha à ce moment pour poser sa coupe sur la table basse. Quand il se redressa, il se retourna vers son fils bloqué dans son élan et sur un ton mi-enjoué, mi-gêné il commença :

« Tu as ton Bac en poche, Thomas, et j'en suis très content. Pour toi et... pour moi. »

Tantine et son neveu ouvraient des yeux interrogateurs.

« Avec ton Bac tu vas pouvoir travailler. Dans la branche que tu as choisie, tu vas certainement trouver du boulot très vite... »

Thomas n'en croyait pas ses oreilles. Il voulait travailler, certes, mais ne pas faire n'importe quoi. Il voulait devenir ingénieur. Il savait qu'il n'avait pas suivi la meilleure filière pour y parvenir, que de nombreuses années d'études et de labeur acharné l'attendaient. Mais il s'en fichait, il était prêt à faire ce sacrifice. Et son père le savait très bien. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

« Tu es majeur maintenant et tu peux te débrouiller tout seul. Cela me soulage un peu car... »

Il hésitait, cherchait ses mots devant son fils et cette vieille tante qui se taisaient, murés dans un silence réprobateur.

« ...car j'ai décidé de changer de vie. J'ai rencontré une femme avec laquelle je voudrais parcourir un bout de route. Nous allons partir dans le midi. Je pourrai exercer le même métier dans une succursale de Valence. J'imagine que tu vas m'en vouloir, Thomas. Tu sais j'ai aimé ta mère infiniment mais... mais la vie continue et crois-moi il faut mordre dedans même si on doit en recracher quelques morceaux. Je ne veux pas te faire souffrir en t'obligeant à rencontrer cette femme et à vivre près d'elle. C'est pour cela que je pars. Je tourne carrément la page. Tu peux rester dans l'appartement, je continuerai à payer le loyer tant que tu n'auras pas trouvé d'emploi. Après je pense que tu voudras t'installer un petit chez toi et tu auras bien raison. Mais sache que si tu as besoin de quelque chose, tu n'auras qu'à me le demander. Je t'enverrai tous les mois une somme pour subvenir à tes besoins, encore une fois jusqu'à ce que tu aies trouvé un job. Car tu restes bien sûr mon fils... »

Et en disant cela, il s'était approché de Thomas et avait tenté de poser sa main sur son épaule. Mais Thomas s'était